

re et, par conséquent, ignorants et stupides. Je ne force pas la note; ces choses-là m'ont été dites à moi-même et plutôt deux fois qu'une.

Comment, avec de telles idées, dont ils n'avaient d'ailleurs jamais eu la pensée d'examiner la justesse, se seraient-ils imaginé que nous pouvions nous exprimer autrement qu'au moyen d'un misérable jargon? Aussi, que de remarques désobligeantes ceux d'entre nous qui sont en relations un peu suivies avec eux, ceux surtout qui ont vu d'un peu près les habitants de la province d'Ontario, n'ont-ils pas entendu faire, par des personnes d'ailleurs bien intentionnées, sur l'ignorance et le langage de nos *habitants* ! Combien de fois n'ai-je pas eu moi-même à batailler pour l'honneur du parler canadien !

Je ne saurais peindre l'ébahissement de quelques-uns de mes interlocuteurs quand je leur donnais l'assurance que, pour pécher assez souvent contre la syntaxe et pour être un peu archaïque, le langage de nos campagnes n'en est pas moins un français très pur. " Mais, ce n'est pas du *parisian french* ! " s'écriaient-ils. " Non, répliquais-je, c'est mieux que cela, c'est du français tout court, et de très bonne qualité. "

Je me souviens de l'un d'entre eux qui se vantait d'avoir appris le français d'un maître parisien (probablement un Parisien de Zurich, à moins qu'il ne fût des bords de la Syrie) et qui trouvait *shocking* de n'avoir pas pu se faire comprendre quand il demandait à un brave aubergiste d'un village peu éloigné de Montréal: " *Comong portez-vô?* ", ou à la petite bonne qui lui servait son déjeuner, en lui scandant cette phrase lapidaire: " Doné moâ dé pômes de teir ", l'*r* étant prononcé à l'anglaise naturellement. Et il ajoutait, comme preuve de l'irréparable ignorance de ces gens-là, qu'ils appellent les *pômes de teir* des *patates*. J'aurais pu lui répondre que cette faute est assez commune, même en France, et